



<http://cinemateur01.com>

# Cinémateur

Fiche n° 1608  
LES GARÇONS SAUVAGES  
de Bertrand Mandico

**Du 18 au 24 Avril 2018**

## LES GARÇONS SAUVAGES

De Bertrand Mandico

Sortie nationale : 28 février 2018

Avec Pauline Lorillard, Vimala Pons, Diane Rouxel, Anaël Snoek, Mathilde Warnier et Elina Löwensohn

Durée : 1h50

Genre : de l'un à l'autre à l'un.

**Le conte initiatique de Bertrand Mandico, au noir et blanc lustré, oscille entre récit d'exploration et odyssée transformiste.**



Les épithètes pleuvent dès qu'il s'agit de qualifier le cinéma foisonnant de Bertrand Mandico : symboliste, ésotérique, érotomane, décadentiste, hétéroclite... Toutes lui conviennent, mais aucune ne décrit parfaitement cet art qui remonte au fondement du pacte cinématographique, où les coutures entre images et sons ouvrent autant de brèches vers l'imaginaire. Suggestifs, les films de Mandico le sont donc littéralement. Et c'est encore le cas des *Garçons sauvages*, son premier long-métrage après vingt ans d'aventures dans le domaine du court, conçu comme un grand jaillissement de formes et de textures, d'artifices et d'effets mis à nu, le tout s'agglomérant en une somptueuse pâte à modeler les fantasmes. Un formalisme débridé qui convoque les puissances du récit, pour dérouler bien plus qu'une simple histoire : un songe, une fantasmagorie, une bouffée délirante ou une chimère. Le film se présente sous la forme du conte initiatique, au noir et blanc lustré, entre récit d'exploration et odyssée transformiste. Une bande de cinq garçons, dans la fureur de l'adolescence, déchaîne une violence pulsionnelle sur leur professeure (Nathalie Richard), provoquant sa mort. En guise de correction, ils sont remis aux mains d'un capitaine hollandais (Sam Louwyck) qui les embarque sur son navire pour une éprouvante traversée. A terme, ils débarquent sur une île mystérieuse, à la géographie instable, où une nature luxuriante les entraîne sur la voie de plaisirs insoupçonnés, produisant sur eux d'étranges bouleversements. Ne seraient-ils pas les cobayes d'une expérience secrète, comme semble l'attester la présence d'un savant fou nommé Séverin (Elina Löwensohn) ? Leur séjour prolongé achève leur métamorphose : les garçons sont devenus des filles.

### **Masculinité en devenir**

Ici comme dans les autres films de Bertrand Mandico, l'aventure se situe avant tout au niveau du sexe, dont il s'agit de brouiller les habituelles lignes de partage, pour mieux orchestrer l'expérience d'une pansexualité polymorphe. C'est d'ailleurs moins le changement de sexe en lui-même qui mobilise le film que la zone instable de fluctuation et de glissement conduisant d'un genre à l'autre. Mais le coup de génie de Mandico est sans doute d'avoir confié les rôles des garçons violents à de jeunes actrices – Vimala Pons, Pauline Lorillard, Diane Rouxel, Anaël Snoek et Mathilde Warnier –, investissant l'androgynie de l'adolescence dans un numéro transformiste de haute volée. A elles cinq, elles dressent un formidable poste d'observation de la

masculinité en devenir, aux prises avec ses rituels grégaires : rodomontades, goguenardise, vantardise, donjuanisme, priapisme, despotisme... Une masculinité perçue depuis le corps féminin, comme de l'extérieur. Leur transformation consiste ainsi à décroquer l'empire du phallus, pour élargir sa fonction érogène au corps tout entier, devenant dans sa métamorphose le réceptacle intégral du plaisir. Mandico ne montre que rarement la sexualité de front, préférant stimuler un imaginaire érotique en la désignant par une série de litotes visuelles. Ce faisant, l'idée du sexe contamine le monde alentour, rejaillit partout dans l'environnement des personnages, comme une hypostase miroitante du désir et de ses multiples configurations. A commencer par le décor du navire, qui, avec ses jongs, ses chaînes, ses entraves, ressemble à un théâtre sadomasochiste, où les pires sévices n'en attisent pas moins la concupiscence secrète des garçons. Ou encore cette jungle où se perd l'équipage, dont la végétation turgescente contient dans ses formes lascives une invitation à la débauche. La forme baroque du film n'est, en elle-même, qu'une grande montée de sève : poudroissements, surimpressions, passages instantanés à la couleur, rétroprojections, bricolages visuels... Autant de procédés primitifs, réalisés à même le plateau, qui font revivre la candeur et la poésie illusionniste du cinéma muet. Leur prolifération pousse la pellicule dans ses retranchements, à travers une série d'états extatiques qui s'apparentent à la jouissance. Car, dans le cinéma de Bertrand Mandico, l'image est une zone érogène comme les autres, qui se prolonge et s'épanouit dans l'œil transi du spectateur. LE MONDE

## **Bertrand Mandico, mage des désirs polymorphes**

Héritier de Jack Smith et de Luis Buñuel, le cinéaste explore l'érotisme surréaliste et se joue des carcans.

Pour cet esthète habité, l'esprit des lieux n'est pas une mince affaire. Encouragé par son producteur, l'intrépide Emmanuel Chaumet, Bertrand Mandico a d'abord envisagé de tourner au Japon, en japonais, avec des actrices japonaises. C'était une des options qu'offrait le projet des *Garçons sauvages*, grosse pelote de références où courait, entre autres, une veine nipponne nourrie des fulgurances plastiques de Koji Wakamatsu, du sensualisme cruel de Seijun Suzuki, de la plasticité ludique des uniformes d'écoliers. Préférant miser sur le français, le cinéaste a jeté son dévolu sur La Réunion, dont la luxuriance exubérante modèle les décors du film. Mais La Réunion, c'est aussi l'île de *La Sirène du Mississippi*, et ce grand cinéophile s'est démené pour intégrer à son film la belle maison coloniale, jamais filmée depuis, qu'y habitait le couple formé par Catherine Deneuve et Jean-Paul Belmondo – et faire ainsi souffler l'esprit de Truffaut dans les cheveux de ses personnages. Bertrand Mandico a découvert le cinéma à la télévision, et y est venu lui-même par la bande : « *Je rêvais de cinéma, mais je ne pensais pas que j'y avais droit. Pour moi, c'était réservé à une élite. Je dessinais beaucoup en revanche, je faisais des collages... Quand un copain m'a parlé des Gobelins, je me suis dit que c'était parfait pour moi.* » Dans cette école parisienne qui forme des artistes et des techniciens de l'animation, il découvre le cinéma expérimental, se prend de passion pour l'érotisme surréaliste de Walerian Borowczyk qui lui ouvre des horizons. « *Ma façon de voir les choses est assez érotique, et dans le contexte actuel, le surréalisme est peut-être la seule façon de pouvoir l'exprimer, ajoute-t-il. Aujourd'hui, le porno est partout. L'imagerie érotique, du coup, est complètement éventée. Les scènes de sexe au cinéma sont soit très convenues, soit très crues, faites pour booster le spectateur. Ce qui me plaît, moi, ce sont les associations d'images : coller un bout de corps avec un élément incongru.* »

*corps avec un élément incongru.* »

### **Filmer les actrices, son moteur**

Héritier de Jack Smith et de Luis Buñuel, Mandico ne jure que par la pellicule. Plus généralement, il se défie de toute forme d'effets numériques : « *Je ne veux pas passer du temps avec des ordinateurs, et des techniciens qui ne comprennent pas ce que je veux.* » Ce qui se voit à l'image doit se résoudre au tournage, où Mandico s'investit autant dans la fabrication des décors que dans le travail du cadre. « *Je cadre moi-même, à l'épaule. C'est une manière de canaliser mon énergie et de filmer à l'instinct, dans un rapport direct avec les actrices.* »

Filmer les actrices, c'est là son vrai moteur. Quel que soit leur âge. « *Ça me rend dingue de voir des actrices géniales à qui on ne propose plus de boulot, ou alors seulement pour dire passe-moi le sel. C'est un de mes combats.* » Après leur première collaboration sur *Boro in the Box*, hommage à Borowczyk présenté en 2011 à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, il a ainsi proposé à Elina Löwensohn (ancienne égérie du cinéaste américain Hal Hartley dont la performance dans *Nadja*, de Michael Almereyda, l'avait particulièrement fasciné) un partenariat au long cours. Vingt et un courts-métrages sur vingt et un ans, « *pour travailler ensemble sur [leur] propre vieillissement* ». Il fallait oser. C'est justement parce qu'il ose qu'elles se pressent à ses castings. Rien n'excite plus Bertrand Mandico que les arracher aux carcans dans lesquels les enferme le cinéma. Ne serait-ce que pour avoir libéré Vimala Pons des rôles de petites fées qu'on lui ressert depuis *La Fille du 14 Juillet*, il mérite une médaille. En l'appointant chef des garçons sauvages, en lui faisant jouer dans la foulée, dans *Ultra-Pulp*, un personnage à la féminité exacerbée, il rend justice à la puissance de cette actrice qui a montré sur scène (notamment dans *Grande*, spectacle qu'elle a créé avec Tsirihaka Harrivel) à quel point elle peut tout. Et prouve, ce faisant, à quel point lui aussi peut tout.

En savoir plus sur <http://www.lemonde.fr/cinema/article/2018/02/28/bertrand-mandico-mage-des-desirs->

**La semaine prochaine, au Cinémateur, du 25 avril au 1<sup>er</sup> mai**

**LUNA** de Elsa Diringer (France)

**PHANTOM THREAD** de Paul Thomas Anderson (EU)

**CENTAURE** de Aktan Arym Kubat (Kirghizistan)